

Le fou rire de Saint Éloi

Si les pierres de l'église de Becco pouvaient parler... elles réclameraient sans doute des congés payés. Car cette église souffre d'un trouble obsessionnel de la rénovation. Elle n'a jamais su s'arrêter de se transformer, comme une adolescente devant son miroir. Tout commence par un mystère digne d'Agatha Christie. D'abord fantôme architectural en 1610 : visible sur carte mais introuvable sur le terrain, elle devient chapelle en 1712, puis paroisse indépendante en 1803. Et là... c'est le délire. On la tripote, on l'agrandit, on lui greffe une tour, puis on la refait entièrement à la mode néo-gothique parce que le roman, franchement, c'était has-been. En 1879, même la tour fait un complexe : elle se fait rehausser, histoire de ne pas passer pour une naine. Finalement, après cette frénésie de chirurgie esthétique, l'église trouve enfin sa forme définitive. Sous l'œil amusé de Saint Éloi, l'orfèvre-évêque qui connaît la musique : lui aussi a passé sa vie à taper sur du métal pour lui donner une belle forme. Peut-être qu'au fond, il sourit en regardant ces pierres... Parce qu'il sait que les plus belles œuvres sont celles qui acceptent de se laisser modeler, transformer, même malmener un peu. Et qu'entre le premier coup de marteau et le dernier coup de pinceau... il faut parfois une patience de saint.

C'est dans cet esprit que je suis entrée dans cette église, comme on glisse à l'intérieur d'un secret. Il n'y avait presque personne. Juste le silence... Et pas n'importe lequel. Ce silence épais, un peu particulier, tu sais ? Celui qui semble écouter les visiteurs avec autant d'attention qu'il est écouté. Je me suis assise sur le bois poli d'un banc. Et là, mon regard a été happé par les vitraux. Ils étaient d'une beauté insolente. La lumière s'y filtrait avec la lenteur majestueuse de celle qui a tout son temps. Ce n'était pas un simple jeu de couleurs : c'était un bleu qui vous apaise l'âme, un rouge qui vous réchauffe les os, et un doré qui semble vous murmurer des confidences sans jamais rien exiger en retour. Je suis restée là, pétrifiée d'émerveillement, quand une pensée un peu saugrenue m'a traversé l'esprit :

— Ils doivent en voir défiler, des choses, ces vitraux... Même mes pensées les plus farfelues.

J'ai dû me pincer les lèvres pour retenir un rire. Puis, mes yeux ont croisé une statue. Un saint. Saint Éloi, pour être exacte. Sérieux. Terriblement sérieux. Le genre de sérieux qui vous donne envie de vérifier si vous avez bien fait vos devoirs. Je l'ai jaugé longuement. Et j'ai pensé, presque par défi :

— Franchement... il t'arrive de sourire, à toi ?

Silence dans la nef. Mais dans ma poitrine, j'ai senti un infime décalage. Une résonance. Comme si l'atmosphère du lieu me renvoyait la balle, sans le moindre mot :

— Et toi ? Tu t'autorises à sourire, ici ?

Alors là, ça m'a cueillie par surprise. Un fou rire s'est emparé de moi. Oh, pas de grands éclats bruyants, non. Un rire intérieur, clandestin, ce rire délicieux et coupable que l'on tente désespérément d'étouffer dans les lieux dits « sacrés ». Et c'est à cet instant précis qu'une évidence m'a frappée. On m'avait toujours enseigné que le sacré, c'était solennel, pesant, figé. Mais... et si le sacré était vivant ? Et s'il avait de l'humour ? Je me suis imaginé ce bon vieux saint Éloi. L'orfèvre. L'homme au marteau, le ministre de Dagobert. Je l'imaginai me regardant du coin de l'œil, lâchant dans un soupir :

— Tu crois vraiment que j’ai pu forger tout ça, gérer les finances d’un roi distrait et évangéliser des contrées entières sans jamais piquer un fou rire ?

Soudain, le décor a changé de dimension. Le vitrail n’était plus une relique figée. La statue non plus. Même les pierres séculaires, qui en avaient vu d’autres depuis 1610, semblaient me glisser à l’oreille :

— On est là depuis des siècles, gamine... tu peux bien te détendre un peu.

Je me suis levée, allégée d’un poids que je ne savais même pas porter. Et juste avant de franchir le grand portail, j’ai murmuré dans la pénombre :

— Merci.

Pas pour avoir obtenu une réponse mystique. Mais pour cette liberté inattendue. Parce que ce jour-là, dans le clair-obscur d’une vieille église de Becco, je n’ai pas rencontré un Dieu censeur. J’ai trouvé un Dieu... qui n’a pas peur d’un sourire. En repoussant la lourde porte de bois pour retrouver la lumière du jour, j’ai jeté un dernier coup d’œil à la nef. Tout était redevenu sagement immobile. Mais je suis presque sûre qu’en plissant les yeux, j’ai vu l’ombre de Saint Éloi esquisser un clin d’œil. Finalement, pour une église qui a passé trois siècles à faire sa crise d’adolescence architecturale... je trouve qu’elle a mûri avec beaucoup de charme. Jusqu’aux prochains travaux, évidemment. Et en descendant les quelques marches, une dernière pensée m’a accompagnée. Une pensée simple, mais étonnamment claire. Je croyais avoir ri dans une église.^[SEP] Mais en vérité... j’avais appris à rire autrement. Parce qu’il y a rire... et rire. Il y a ce rire qui se glisse doucement entre deux êtres, comme une main tendue. Celui qui allège, qui relie, qui reconnaît sans juger. Ce rire-là ne blesse pas. Il enveloppe. Il dit : « *je te vois* », sans jamais dire « *je te réduis* ». C’est le rire avec. Et puis il y a l’autre. Celui qui pointe, qui sépare, qui appuie là où c’est déjà fragile. Celui qui se nourrit de la faille de l’autre pour se sentir un peu plus grand. Ce rire-là ne fait pas grandir. Il enferme. C’est le rire de. Et soudain, j’ai compris que ce n’était pas le rire qui avait sa place ou non dans le sacré...^[SEP] mais l’intention que l’on y dépose.

Alors oui, peut-être que ce jour-là, dans cette vieille église, je n’ai pas seulement découvert un Dieu qui sourit. J’ai découvert un rire qui respecte. Et ça... c’est une nuance qu’on gagnerait tous à laisser résonner en soi.

Manuella Wegener, Theux